

acquérir, en plus de la connaissance de la langue française, une culture générale indispensable pour leur permettre, par la suite, d'être envoyés utilement en France y terminer leurs études. L'envoi direct — je veux dire sans préparation préalable — de jeunes élèves en Europe présente d'assez graves inconvénients : perte de temps, puisqu'ils doivent d'abord sur place apprendre une nouvelle langue, culture générale insuffisante la plupart du temps, et surtout, s'ils sont très jeunes, oubli ou presque de leur propre langue maternelle que, par la force des choses, ils cessent presque complètement sinon de parler, tout au moins d'écrire et d'étudier, pour ne rien dire de leurs traditions nationales ou religieuses qu'ils sont amenés malheureusement à négliger. Le collège que devait créer la mission pédagogique française allait pallier à ces inconvénients et préparer, lorsque les élèves y auraient terminé le cycle de leurs études (jusqu'au baccalauréat inclus, et ce sera le cas dans trois ans), des sujets connaissant parfaitement notre langue, ayant une culture sensiblement la même que les élèves français de leur âge et pouvant être envoyés en France pour suivre avec fruit les cours de nos universités ou grandes écoles.

Ce collège ouvrit ses portes en février 1923, c'est-à-dire à peine un mois après l'arrivée des professeurs français à Kaboul, S. A. Hayat Oullah Khan, frère de Sa Majesté, alors ministre de l'Instruction publique d'Afghanistan, qui reçut nos professeurs avec le maximum de courtoisie et de bienveillance, facilita de tout son pouvoir l'organisation matérielle de la nouvelle école française qui fut appelée collège Amaniyeh (du nom de S. M. Aman Oullah Khan).

Les élèves y sont demi-pensionnaires et ont un uniforme spécial ; ils paient seulement pour leur nourriture et leur uniforme, toutes les autres dépenses restant à la charge de l'État ainsi que l'entretien d'environ deux cents boursiers ou demi-boursiers.

L'effort financier fait par le gouvernement afghan en vue de mener à bien le développement général de l'instruction du pays est énorme, on le conçoit aisément, dans un pays où tout était à créer et à organiser : aussi le budget de l'Instruction publique est-il actuellement le plus lourd et celui du collège Amaniyeh n'est pas inférieur à un demi-million de francs chaque année. On conçoit donc que le gouvernement afghan ait désiré la complète indépendance en ce qui concerne l'administration de ce collège qui est, en fait, un établissement secondaire afghan de langue française. Mais l'Afghanistan ayant tenu à obtenir l'équivalence entre le diplôme de fin d'études du collège Amaniyeh et le baccalauréat français, le programme des études y est conforme au programme français sauf, naturellement, en ce qui concerne les matières d'intérêt purement national (religion, histoire religieuse et histoire nationale, langue persane) ; le personnel enseignant français est proposé par le gouvernement français, l'engagement étant conclu par le ministre afghan à Paris, et le directeur français est seul responsable de la marche de l'enseignement.

Telle est l'organisation de ce collège de langue française en Afghanistan dont chaque année, à partir de 1931, il sortira des élèves qui, munis d'un diplôme équivalent à notre baccalauréat, viendront en France terminer leurs études pour revenir ensuite dans le pays

## X AUTOUR DE GLOZEL

Depuis l'article que *L'Illustration* lui a consacré dans son avant-dernier numéro, le « feuilleton de Glozel », soucieux de se maintenir au premier plan de l'actualité, s'est enrichi de nouveaux épisodes.

C'est d'abord la publication des « observations techniques sur les trouvailles de Glozel » par M. B. Champion, chef technique des ateliers du musée de Saint-Germain-en-Laye, que nous apportent les bonnes feuilles de la *Revue anthropologique* (numéro de janvier-mars 1928). On en connaissait le sens général indiqué par M. Champion lui-même dans des interviews de presse, mais non le texte intégral, publié d'ailleurs avec l'autorisation du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

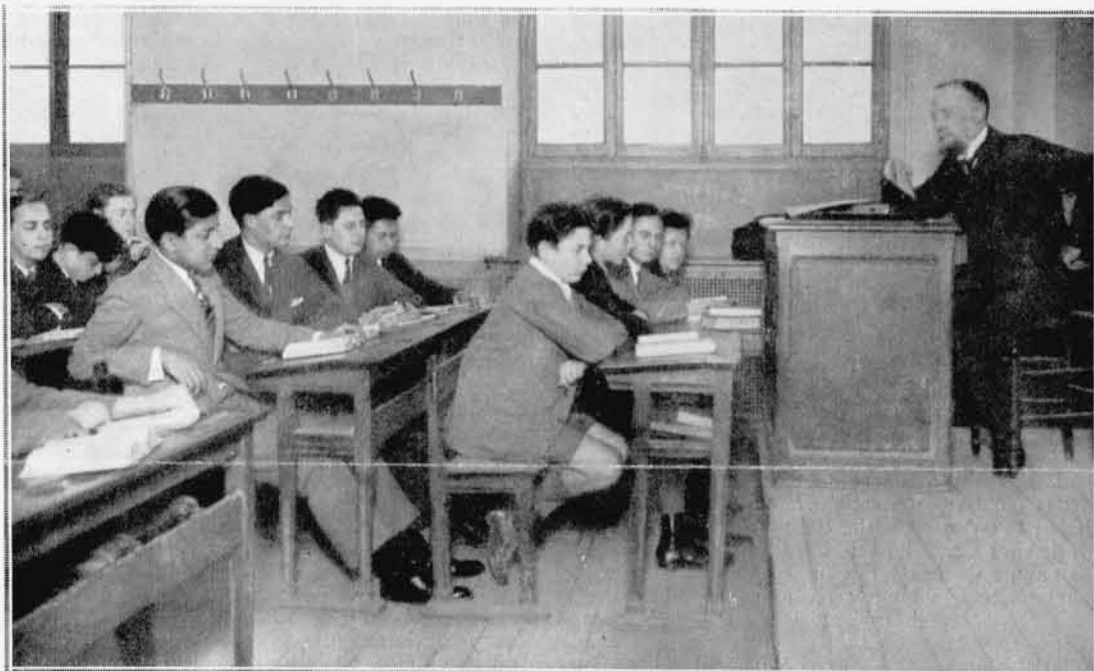
M. Champion n'est point un savant, mais un praticien. Il n'est ni archéologue, ni épigraphiste. Il a toutefois la compétence d'un homme qui, depuis de nombreuses années, a tenu entre ses mains, pour en faire exécuter des modelages, tout ce qui a été découvert de plus intéressant dans l'ordre néolithique, paléolithique ou magdalénien, et possède à ce sujet une expérience redoutable assurément pour les faussaires, s'il y en a. M. Loth, glézélien convaincu, déclarait récemment : « L'affaire de Glozel est la querelle d'archéologues arrivés, jaloux d'un archéologue amateur. » L'archéologue amateur, c'était le docteur Morlet. Par un curieux retour, voici que d'autres « archéologues arrivés », comme M. Salomon Reinach ou M. Loth lui-même, refusent de prendre au sérieux les arguments de M. Champion, sous prétexte qu'il ne possède point l'éducation scientifique et les parchemins officiels nécessaires...

« J'ai observé à Glozel, écrit M. Champion, un grand nombre d'objets, sinon tous, et je suis obligé de dire que tous ceux que j'ai examinés, avec toute l'attention et toute l'impartialité possibles, sont le produit du travail du métal pour tout ce qui est gravures, percements et forages dans les pierres... On sait que chaque ouvrier a sa façon de travailler, que dans un atelier manuel (non mécanique) on reconnaît un meuble ou une pièce comme étant fait par Un Tel ; cependant, les mêmes méthodes et les mêmes outils ont servi à la fabrication ; mais l'ouvrier y a marqué sa façon de faire, qui est son individualité et qu'on reconnaît toujours. De même que chaque ouvrier laisse sur son travail sa marque personnelle, à plus forte raison un type d'outil laisse des traces qui lui sont très particulières. Un objet dont la matière a été usée par le polissage et par abrasif ne peut avoir le même caractère qu'il aurait si la matière avait été travaillée par un instrument coupant. Il s'ensuit donc, quand il s'agit d'un travail simple fait avec quelques outils, qu'on peut toujours déterminer le procédé de fabrication d'une pièce et que les méthodes techniques peuvent déceler bien des fraudes : à plus forte raison quand le faussaire est maladroit, ce qui est le cas dans les objets trouvés à Glozel. »

Le rapport de M. Champion, partant de ces principes, étudie d'abord les perforations de galets. Il note que, dans tous les galets perforés du gisement glézélien, on trouve toujours des traces de percement cylindrique qu'il est impossible d'obtenir autrement qu'avec une mèche en métal ou un foret en acier trempé qui creuse la matière régulièrement, sans modifier sensiblement la différence de diamètre du trou à l'entrée et à la sortie. On a cherché, il est vrai, à dissimuler le mode de cette perforation par un grugeage conique ou biconique à l'aide d'un outil ou d'un silex avec ou sans abrasif, mais c'est un travail absolument sans patine et d'une très grande maladresse manuelle. Les cupules sur galets ont également été faites de la même manière.

En ce qui concerne les gravures sur galets, elles sont l'œuvre d'un ouvrier qui copie des choses connues en faisant des efforts visibles pour ne pas copier exactement. Il n'y a rien de l'emploi du silex dans tout ce travail. Le trait présente un aspect régulier obtenu par une échoppe de graveur ou une aiguille à tricoter emmanchée dans un morceau de bois, puis affûtée en biseau. Ils présentent un aspect plus récent que la surface du galet, qui a une visible patine. Cependant, dans certaines gravures, on a gratté dans les traits avec une pointe quelconque pour en modifier l'égalité première. Quand le trait est plus profond, il a été obtenu avec un ciselet de graveur : il est alors coupé dans le fond, éclaté et arraché sur les bords, ce qu'un travail au silex n'aurait pu produire.

Les haches polies de la collection Fradin, maladroitement polies à la lime, les anneaux de schiste ardoisier, où l'on distingue très nettement les traces d'une râpe métallique, les harpons faits péniblement avec des outils d'acier, les objets en os, qui offrent tous des résidus de matière organique et non pas seulement minérale comme les ossements paléolithiques ou néoli-



Le prince héritier d'Afghanistan, Hedayat Oullah (le premier de la deuxième rangée, à gauche) suivant, au milieu de ses camarades parisiens, la classe de français au lycée Janson-de-Sailly.

Les élèves furent choisis dans les meilleures familles, et de nombreux jeunes princes, frères de Sa Majesté, y entrèrent dès les premiers jours.

Ces facilités et cette bienveillance furent d'ailleurs continuées par la suite au collège par S. Exc. Faëz Mohammed Khan, ministre actuel de l'Instruction publique, sous le haut patronage de Sa Majesté elle-même, si bien qu'après cinq ans d'existence le collège Amaniyeh compte près de cinq cents élèves répartis en quinze classes. Le personnel enseignant comprend un directeur et six professeurs français, douze professeurs afghans et deux professeurs de nationalité persane. Le niveau des études correspond actuellement à la troisième secondaire pour les élèves de la plus haute classe. Chaque année, deux classes de tout jeunes élèves s'ajoutent au contingent et le niveau des études s'élève au fur et à mesure pour les autres classes.

Le programme des études secondaires y est conforme au programme français, — ainsi d'ailleurs que dans beaucoup d'autres écoles afghanes pour l'organisation desquelles les professeurs français ont été mis à contribution, — mais des branches d'enseignement ont été ajoutées, comme la religion, l'étude du Coran, la langue persane (la deuxième langue est l'arabe). L'éducation physique n'a pas été oubliée, ni les sports : un officier de l'armée afghane y enseigne la gymnastique, et un professeur français y a formé une équipe de football déjà pleine d'entrain.

Au point de vue financier, cet établissement est complètement à la charge du gouvernement afghan qui en fait tous les frais : locaux, matériel scolaire, laboratoire, salle de dessin, bibliothèque, fournitures, livres et cahiers des élèves ; traitement de tous les professeurs afghans, persans et même français qui sont ainsi en tous points des fonctionnaires du gouvernement afghan, de même d'ailleurs que tous les autres étrangers (italiens, allemands, russes, persans ou indiens) qui, n'étant pas des diplomates, sont actuellement en Afghanistan.

comme médecins, ingénieurs, architectes, professeurs.

Depuis l'ouverture du collège de langue française, un établissement similaire de langue allemande s'est aussi installé à Kaboul ; il possède la même organisation et est également entièrement entretenu aux frais du gouvernement afghan, mais plus jeune d'une année que le collège Amaniyeh, il compte environ cent cinquante élèves de moins et le niveau actuel de la classe la plus élevée correspond à la cinquième secondaire, alors que dans le collège français il correspond à la troisième secondaire. Il a été appelé collège Amâni et est dirigé par M. le docteur Iven ; des professeurs allemands y enseignent la langue allemande et le programme des études y est de nature à permettre l'admission des élèves, à la fin de leurs études secondaires, dans les universités allemandes.

C'est sur les élèves qui, après avoir terminé leurs études dans un de ces deux collèges, iront se spécialiser dans les universités et grandes écoles de France ou d'Allemagne que S. M. Aman Oullah Khan compte — ainsi que sur ceux qui sont déjà en Europe — pour l'aider à mettre en valeur et transformer son pays qu'il veut plus riche et plus instruit et auquel il veut donner une place plus honorable, non seulement en Asie, mais dans le monde. Ce restera un grand honneur pour nos savants archéologues, pour nos professeurs et pour notre pays d'avoir été choisis des premiers pour collaborer avec lui à l'œuvre de complète régénération qu'il a entreprise dans son royaume.

Il est sans doute intéressant d'ajouter également qu'une école spéciale d'agriculture a été récemment fondée à Kaboul et que la direction en a aussi été confiée à un professeur français : M. Girard. Cet établissement a obtenu un beau succès à l'exposition agricole de cette année. D'autres écoles d'agriculture sont actuellement en cours d'installation dans divers centres importants du pays. Tazar-i-Chérif, K... qais et allemands

BBE.



146875



thiques incontestables, ne trouvent pas davantage grâce. M. Champion fait des observations analogues à propos des objets façonnés en terre, des vases en terre cuite, des briques à inscriptions. Il remarque notamment que ces dernières, qui passent pour avoir été déposées en offrande à la surface du sol où elles ont dû subir pendant des milliers d'années les attaques des agents atmosphériques, des moisissures, les dépôts de feuilles pourrissantes, conservent des incisions non souillées et non vieilles, ce dont il n'y a pas d'autre exemple.

Enfin les empreintes de mains humaines, qui ne sauraient être autre chose que des objets votifs, ont été volontairement déformées par frottement pour qu'il ne reste rien de la main du faussaire, ni volume, ni grandeur, car le « bertillonnage » l'aurait infailliblement démasqué.

Il va sans dire que M. Salomon Reinach tient pour nulles et non avenues les conclusions de M. Champion. Il dit à leur sujet :

« Le rapport technique de M. Champion, écrit avec une évidente bonne foi, ne peut éblouir que l'incompétence. Le point capital, c'est, à ses yeux, l'emploi d'outils en acier pour graver, percer, etc. Or, cet emploi laisse toujours des traces, particules minimes de métal que révèle le microscope ou le spectroscope. Aucune étude de ce genre n'a été faite par la commission, dont c'était pourtant le devoir strict. M. Champion prononce au jugé, comme on l'eût fait il y a trois siècles. Il n'examine même pas si le travail, tel qu'il est, n'a pu être fait avec une pointe de pierre volcanique très dure, alors qu'on a trouvé de pareilles pointes à Glozel. Il prétend, après beaucoup d'autres, que le faussaire a copié, en les altérant exprès, des modèles connus, mais il ne cite pas — et pour cause — un seul de ces modèles. Les objets les plus caractéristiques de Glozel ne ressemblent à rien de publié, et c'est même une des raisons des suspicions qu'ils éveillent, les archéologues mesurant volontiers le connaissable à la mesure de leurs connaissances. Enfin, M. Champion, qui signale avec raison une certaine uniformité de style dans le musée de Glozel, fait du faussaire un être psychologiquement impossible, maladroit, ignorant et pourtant sans cesse préoccupé de dissimuler son travail à l'outil métallique sous des apparences de travail au silex. Cela ne tient pas debout. »

Ainsi donc, l'affaire de Glozel, au fur et à mesure que de nouveaux examens l'approfondissent, s'obscurcit encore au lieu de s'éclaircir et laisse aux prises les mêmes adversaires irréductibles. Cependant, au Collège de France où le professeur Loth, après une interruption d'une quinzaine, a repris son cours, des manifestations ont éclaté : des boules puantes ont été lancées, des vitres brisées... Qui aurait pu prévoir qu'il aurait fallu réquisitionner la police pour assurer la tranquillité de leçons sur l'archéologie préhistorique !

Le professeur A. Mendes Correa, membre titulaire de l'Institut international d'anthropologie et membre de son conseil de direction depuis qu'il a été fondé, n'a pas, comme M. Loth, à redouter les manifestations des antiglozéliens échauffés, car il est à Porto. C'est de là qu'il a adressé au président de cette docte compagnie une longue lettre, datée du 10 janvier, dans laquelle il formule contre la commission d'enquête des critiques courtoises mais assez sévères. Il lui reproche d'avoir été recrutée trop évidemment parmi les adversaires systématiques de Glozel, de ne point compter parmi ses membres de savants spécialisés dans la néolithique scandinave, et de ne pas avoir attendu, pour publier son rapport, les conclusions de l'expertise dont il avait lui-même pris l'initiative sur l'ancienneté de certains ossements. Or, cette analyse « a montré l'état de minéralisation de la parcelle examinée, état parfaitement comparable à celui d'ossements fossiles incontestés ».

Une autre objection du professeur Mendes Correa s'appuie sur les photographies et le schéma publiés par *L'Illustration* le 31 décembre. Il regrette que la commission n'ait pas fait, sur-le-champ, approuver le schéma par le docteur Morlet, qui peut ainsi en contester l'exactitude, et il ajoute :

« Le plus grave, c'est que deux des membres de la commission, du moins, n'ont pas constaté *personnellement* le dispositif du terrain qui vient d'être invoqué comme un argument capital contre Glozel. D'autre part, la photographie de *L'Illustration* n'est pas d'accord avec les affirmations du rapport : la pierre granitoïde n'était pas placée dans la verticale de la tablette. La perte de substance correspondant à cette pierre n'entame que légèrement la voûte terreuse sous laquelle on a trouvé la brique. On voit aussi, dans la photographie, auprès de cette brique, des racines qui ne sont pas les « petites radicelles » dont la commission rend compte. »

Mais les glozéliens ont encore marqué un avan-

tage. En plusieurs endroits de la région avoisinant Glozel, d'autres trouvailles, en effet, ont été faites, notamment le 14 janvier sur le plateau de la Couarle, à 1.200 mètres de Glozel, par le docteur Léon Chabrol, qui a découvert un fragment de lampe d'argile et des briques à inscriptions semblables à celles du musée Fradin, et aussi au Mayet-de-Montagne, par un autre cultivateur, M. Claude Mercier. Un seul Glozel ne suffisait point pour mettre la science en ébullition : nous en avons maintenant plusieurs. On conçoit, néanmoins, le parti que les glozéliens peuvent tirer pour leur thèse de ces analogies. Le docteur Morlet, pour sa part, s'est hâté de se rendre au Mayet-de-Montagne, et nous lui laissons la parole pour exposer ici ce qu'il y a vu. — R. DE B.

#### TROUVAILLES GLOZÉLIENNES AU MAYET-DE-MONTAGNE

Au milieu de décembre, M. Claude Mercier, du village de « Chez Guerrier » (commune du Mayet-de-Montagne), en labourant un de ses champs, vit dans



un sillon un gros caillou noir comme il n'y en a pas habituellement dans ce terrain. Lui trouvant une ressemblance avec les pierres de Glozel qu'il avait vues au musée Fradin, il emporta ce galet pour le laver et aperçut une gravure d'animal avec une inscription d'une vingtaine de signes.

Il garda son galet précieusement, mais resta hésitant pendant un mois, pris entre le désir de fouiller son champ « pour voir », et la crainte d'avoir à subir tous les ennuis et les injures dont il voyait les Fradin accablés depuis plus d'un an.

Cependant des voisins me firent savoir cette trouvaille et je me rendis aussitôt, le lundi 16 janvier, au village de « Chez Guerrier ». M. Mercier labourait un autre champ ; je lui exposai le but de ma visite et, comme j'avais eu l'occasion de soigner un des siens, j'arrivai assez vite à le mettre en confiance. « Je veux bien vous montrer mon caillou, monsieur ; mais je ne voudrais pas qu'on en parle. S'il nous arrivait tous les ennuis de chez Fradin!... » Je le rassurai de mon mieux. « Les ennuis de MM. Fradin passeront et leur parfaite honnêteté sera bientôt reconnue de tous. » Il se décida à laisser sa charrue et, attelant ses vaches au tombereau qui attendait au bord du champ, il revint avec moi au village. Des voisins étaient là : MM. Gilbert et Claude Gentil, M. Joseph Rebrion, M<sup>me</sup> Maria Benoit. M<sup>me</sup> Mercier mère alla chercher au fond de son armoire le galet, enveloppé dans un journal. Sur le seuil, en bonne lumière, je l'examinai.

C'est un galet allongé, en basalte, dont les deux extrémités sont polies en forme de tranchants ; l'une décrit une courbe semi-circulaire, l'autre est presque droite.

Sur une face est gravé un avant-train de cheval, cou tendu, crinière haute et abondante, oreilles à demi dressées, museau long et carré. L'épaule gauche est dessinée avec la partie antérieure du corps ; l'ensemble donne l'impression d'un animal petit, mais puissant et râblé. Le port de la tête rappelle étrangement, m'a assuré M. Arno Dosch-Fleuret, du *New York World*, à qui je montrais cette gravure, celui des chevaux sauvages qui paissent en liberté dans les pampas. La gravure, d'un style très vivant, atteint la perfection des plus belles pièces de Glozel.



Galet découvert le 16 janvier, par le docteur Morlet, dans une parcelle de terre récemment labourée, au Mayet-de-Montagne.

Autour de la tête sont disposés, sans ordre apparent, 21 caractères alphabétiques semblables à ceux de Glozel, accompagnés de cinq traits parallèles, légèrement obliques, paraissant être des signes de numération.

L'autre face est unie.

Après avoir examiné ce galet, je demande à M. Mercier de me conduire à l'endroit où il l'avait trouvé. Nous descendons au bas du village avec M. Gilbert Gentil, propriétaire d'un petit bois situé au-dessous du champ de la trouvaille.

Au bas d'une parcelle en pente raide, récemment labourée, M. Mercier m'en montre l'emplacement. En examinant de près la terre fraîchement remuée par la charrue, nous trouvons un petit galet noirâtre. Je l'essuie aussitôt et aperçois des signes couvrant une de ses faces. Nous descendons le laver dans une « goutte » (ravin) toute proche et nous voyons sur l'autre face une tête de cervidé, à ramure très schématique, rabattue en avant et en arrière. Sur la tête et le poitrail, une multitude de petits traits semblent vouloir représenter le pelage. Assez médiocre au point de vue artistique, ce dessin n'est pas sans un certain charme naïf. Mais c'est surtout la longue inscription du revers, si nette, qui fait la valeur de ce galet, reproduit ci-dessus.

En remontant le bois, M. Gentil me montre l'orifice d'une galerie creusée à même la terre. L'ouverture étant presque comblée par des éboulements successifs, on n'y peut entrer en ce moment. Mais en sondant avec une longue perche, on peut se rendre compte que la galerie est assez large et qu'il est impossible de trouver le fond. De mémoire d'homme, cette sorte de grotte a toujours été connue ; M. Gentil va déblayer l'ouverture afin que nous puissions l'explorer. Son aspect extérieur me paraît rappeler les galeries de la Goutte-Barnier. Au village de Puyravel, situé à proximité de la route de Ferrières au Mayet-de-Montagne, on vient de découvrir une autre galerie souterraine, exactement semblable à celle de la Goutte-Barnier : elle comprend une galerie circulaire, autour d'un pilier de terre central ; de là rayonnent plusieurs couloirs. Des débris de poteries mal cuites ont été recueillis à l'intérieur.

Ce matin, 18 janvier, je suis retourné « Chez Guerrier ». M. Mercier et moi avons fait, au bas de son champ, deux tranchées perpendiculaires de 2 mètres de longueur environ sur 0 m. 60 de large et autant de profondeur. Le sous-sol est d'une argile plus grossière et plus rouge que celle de Glozel. Nous n'avons fait aucune trouvaille ; cependant, M. Mercier m'a dit avoir ramassé hier une petite pierre noire, qu'il rejeta après examen comme sans intérêt. D'après ses indications, cela pourrait être une pointe de flèche.

Nous trouvons-nous en présence d'un gisement en corrélation avec la galerie souterraine voisine ; ou s'agit-il simplement de quelques objets perdus par les tribus glozéliennes dont nous cherchons l'habitat ? Rien ne permet encore de se prononcer.

Nous continuons nos travaux.

D<sup>r</sup> A. MORLET. X



Galet (sur lequel est gravée une tête de cheval) trouvé par M. Mercier dans son champ, au Mayet-de-Montagne. (Reproductions à la grandeur naturelle.)